

L'amour maternel

Dominick Parenteau-Lebeuf

Numéro 146 (1), 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68868ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Parenteau-Lebeuf, D. (2013). L'amour maternel. *Jeu*, (146), 103–108.

Dossier

Jusqu'où
te mènera
ta langue ?



POURQUOI J'ÉCRIS ICI ET MAINTENANT ?
J'écris pour les mêmes raisons aujourd'hui qu'il y a 20 ans – parce que je ne sais pas faire autre chose, parce que c'est tout ce que j'aime, parce que je suis née pour ça et que je le sais depuis que j'ai 5 ans –, mais j'avoue qu'en ce moment, j'ai peur que ces raisons ne soient plus suffisantes pour que je continue d'écrire... du théâtre. J'ai peur que ma passion pour cet art s'étouffe par manque d'espace pour ce que j'écris. J'ai peur de lâcher par absence du désir de l'autre.

DOMINICK
PARENTEAU-LEBEUF

L'AMOUR MATERNEL

PRÉLUDE

Ô toi qui m'écoutes,
ceci n'est pas un blogue ;
ceci n'est pas un billet d'humeur ;
ceci n'est pas une chronique-nique-nique ; et
ceci n'est pas non plus la transcription d'une tribune téléphonique.
Ceci est plutôt une tentative de t'éloigner de la clameur des jours.
De ces jours où tout le monde parle,
où tout le monde a une opinion,
où tout le monde s'exprime tant et tant
qu'on ne fait plus de différence entre une opinion mesurée et éclairante
et une gueulade de salon lancée en public ;
tout finit par se valoir et s'annuler.
Je ne sais pas si tu es comme moi, ô toi qui m'écoutes, mais moi, j'en ai ma claque.
Alors voilà, ce soir, puisque ma langue peut faire ce qu'elle veut,
eh bien, elle ne participera pas à la clameur ambiante.
Elle ne fera pas d'offrandes à l'autel de la Très Sainte Expression de l'Opinion.
Non, ma langue se laissera plutôt aller à quelque chose de beau et d'inutile : une élégie.
Le mot seul te fait frissonner, car il est doux à l'oreille, n'est-ce pas ?
Redisons-le une autre fois puisque nous manquons tous terriblement de douceur : élégie.
Allez, gâtons-nous : élégie.



Cerise Champagne, 15 juin 2010.

Élégie : poème lyrique tendre et triste.

Oui, ô toi qui m'écoutes, ce soir, ma langue t'offre l'élégie d'un amour,
d'un amour immense, cosmique, qui rivalise en taille avec l'univers,
non, *fuck*, que dis-je, d'un amour qui est l'univers,
un amour sans qui le monde ne serait pas monde,
j'ai nommé : l'amour maternel.

Je t'en prie, ne décroche pas.

Je sais, l'amour maternel n'a pas la cote.

Tout ce qui a trait aux femmes, d'ailleurs, n'a pas la cote.

Tout le sous-texte qui apparaît quand on entend le mot « femme »
est chargé de tant de préjugés, de mépris et d'aversión.

On n'aime pas les femmes.

Dans notre culture comme dans les autres.

On ne les aime pas.

La misogynie est ordinaire, banale, en nous. Tous.

Le féminisme n'a rien pu faire contre ça.

(Un micromoment de désolation.)

Tu as raison, tu as raison, j'arrête, j'ai dévié :

j'avais dit que je ne participerais pas à la clameur ambiante.

Toutefois, permets à ma langue

– avant qu'elle ne s'attriste et ne s'attendrisse dans l'élégie –
de s'offrir une minute de silence

pour exprimer son impuissance et son accablement

devant la misogynie ordinaire et la misogynie claironnante.

(Une minute de silence.)

ÉLÉGIE D'UN AMOUR MATERNEL

Toute cette funèbre histoire commence par un désir.

Immense. Brûlant. Envahissant.

Il n'y a pas de grande peine qui soit née d'un maigre désir.

Un jour, au bout d'un fil, une petite fille apparaît.

Elle est rouge, menue et fragile, mais sait déjà tout de sa terrible destinée :

c'est tatoué partout dans la doublure de son corps, comment faire pour l'ignorer ?

Alors, tous les jours, elle appelle sa maman,

elle veut le lui dire,

désespérément,

mais sa voix est si ténue et son message si grand

que quelque chose bloque dans sa rouge gorge.

Maman ! Maman ! Maman ! s'époumone-t-elle.

Maman ! Maman ! Maman ! s'acharne-t-elle alors que les semaines passent.

Maman ! Maman ! Maman ! Entends-moi, je t'en prie !

Enfin, la petite voix réussit à établir la communication.

À l'autre bout du fil, tremblante, la maman répond.

– Allô ?

– Maman ? C'est toi ?

– Ma fille... ? Tu es... une fille ?

– Oui, maman, et avant que tu ne m'aimes trop, j'ai quelque chose à te dire.

– Comment pourrais-je t'aimer trop, ma précieuse, et avant quoi trop pourrait être trop ?

Au bout du fil, la petite lui murmure alors le funeste secret de ses cellules.

La mère voudrait être sourde plutôt que d'avoir entendu ça.

– Tu en es sûre, ma splendide ? demande-t-elle la voix cassée.

– Aussi sûre que je suis dans ton ventre, maman.

– Qu'est-ce que... qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? dit la mère qui, pourtant, sait bien ce qui s'en vient.

– Vaudrait mieux qu'on se quitte, tu ne crois pas ? Que notre histoire s'interrompe ici.

– Mais on n'en est qu'à la moitié ! proteste la mère qui veut étirer l'instant. Je viens à peine de te rencontrer ! Qui interrompt une histoire à la moitié ?

– Toi, maman, toi, l'auteure de mes jours, tu sais interrompre à la moitié. Tu sais quoi faire avec une histoire mal commencée.

À chaque bout du fil, il y eut un long silence.

Un silence dans lequel tout s'engouffra.

Tout. Il ne resta rien autour.

Toute vie s'était retirée de tout.

Et le temps avait retenu son souffle.

Imaginez l'univers interrompre son expansion.

Puis comme pour remettre le monde en marche

– puisqu'il n'est pas dans l'ordre des choses qu'il s'arrête –,

de la bouche de la mère, de la bouche de la fille,

des deux à la fois, on ne saurait dire,

retentit un long et déchirant « maman ! »

qui a transpercé tous les tympanes qu'il a croisés.

Ce cri a déchiré tout ce qu'il pouvait déchirer.

La matrice, les chairs, les rêves, les espoirs, toutes les peaux qui font la vie.

Il n'y a rien de lacérable qui n'ait été lacéré par ce cri.

Une langue de feu. Meurtrière.

Au bout d'une éternité, le cri s'est évanoui.

La petite fille rouge a raccroché.



La mère est restée au bout du fil,
les poings serrés, les yeux hagards, l'esprit tétanisé,
incapable de mettre fin à l'appel.

La Terre fit un tour sur elle-même pendant lequel il y eut un voyage à l'hôpital.

L'appareillage nécessaire pour mettre fin à une histoire d'amour fut installé.

Et quelque part pendant ce jour d'été, la petite fille rouge quitta sa maman,
en se laissant glisser tout doucement le long de l'étroit couloir sombre.

Il y eut un toucher, un baiser, des excuses murmurées, des microcaresses,
que des gestes sacrés durant ces quelques minutes d'éternité.

Vous dire la démesure du vide qu'elle laissa, cette délicate princesse,
quand elle quitta la chambre dans son linceul de flanelle...

(Un ange s'en va.)

Soudain, la mère fut secouée d'un spasme vertigineux.

Quelque chose était resté accroché en elle.

Un joyau pur, brillant, intact. Terrifiant.

Que le cri n'avait pas pu lacérer : l'amour.

Son amour pour sa petite fille rouge était resté là, intouché, au creux de son ventre,
et la fixait de ses yeux noirs et larmoyants.

– Ô amour, que vais-je faire de toi ? s'écria la mère. Pars, pars avec elle ! Vite ! Rejoins-la !

Tu me brûleras vive si tu restes en moi ! Jamais je ne trouverai la paix !

* * *



Jusqu'ou?

Où va l'amour maternel quand il n'a plus qu'une petite urne de cendres sur laquelle s'abîmer ?
Où va l'amour maternel qui ne peut s'assouvir dans des caresses et des baisers ?
Où va l'amour maternel quand il n'est plus capable de se supporter ?
On ne sait pas.
On ne sait pas où tout cet amour va.
On sait seulement qu'il rentre à la maison aux côtés de l'amour paternel,
emprunte les mêmes routes qu'à l'habitude
– ce n'est pas croyable que l'asphalte existe encore,
qu'il ne se soit pas désintégré après ce séisme –,
arrête acheter du lait au dépanneur pour le reste de la famille,
s'ennuie, sanglote, voudrait mourir,
achète des sucres, des chaînettes, une poupée,
dessine des plans de mausolée,
pense perdre la tête,
erre en robe d'été sur le plancher de bois franc,
de désespoir, y trace des sentiers,
regarde fixement la télé,
recommence à travailler,
se demande comment il va faire,
se demande comme il fait pour continuer,
alors que la Terre tourne,
que les mois passent,
et que l'anniversaire funeste approche redoutablement.
Y a-t-il un cimetière pour enterrer les amours maternelles ?
Existe-t-il un abysse sans fond où on puisse les jeter ?
Non.
Il n'y a rien qu'une mère qui a aimé son enfant, ne serait-ce qu'une seconde, ne puisse faire.
Rien.
Elle est prise au piège de son amour.
Pas de minute de silence pour l'amour maternel, car il ne meurt pas.
Il ne meurt jamais. ■

Dominick Parenteau-Lebeuf est diplômée d'écriture dramatique de l'École nationale de théâtre. Auteure d'une vingtaine de pièces – certaines traduites en allemand, en anglais, en bulgare, en espagnol et en italien –, elle est lauréate du prix Gratien-Gélinas pour *Dévoilement devant notaire* (1998) et du prix Victor-Martyn-Lynch-Staunton du Conseil des Arts du Canada (2010). Sa plus récente pièce, *la Demoiselle en blanc*, a été présentée au 10^e Festival du Jamais Lu en 2011 et, la même année, elle a participé aux *Contes urbains avec les Cagoules rouges*, interprétées par Louise Dussault.